



## **Extraits choisis**

### **Instant damnés**

J'avais vingt ans, l'été, et quand je ne déambulais pas les mains dans les poches, percées, je battais la campagne au volant d'un corbillard sur les flancs duquel on pouvait lire « SOS Clown Services » en lettres rouge fluo, dessinées à l'adhésif.

(...)

Je courais après la vie, à perdre haleine. Au volant de mon camion, j'y allais... pied au plancher ! Jusqu'au jour où la vie fit volte-face.

\*\*\*\*

\*\*

J'allais sur mes trente ans, l'âge de Papa lorsqu'il nous a quittés. Comme chaque matin, mes pensées vagabondaient sur les méandres de ce passé en quête d'un visage, d'une odeur, d'une caresse. Et, comme chaque matin, je revenais bredouille de cette escapade pour m'enfoncer dans une nouvelle journée, tentant de me rassurer comme je le pouvais : en me jurant que s'il continuait de tarder à rentrer, je finirais par le doubler et par l'être moi-même, papa. Justement, j'allais sur mes trente ans et j'allais être papa. C'était écrit, en bleu, à l'extrémité d'un bâtonnet de plastique.

(...)

Comme pour me laisser savourer le plaisir de cette journée historique le plus longtemps possible, le travail commença bien avant l'aube, dans les bruits étouffés de la nuit. La sage-femme apparaissait à intervalles réguliers, vérifiait la péridurale, la fréquence et l'intensité des contractions que nous renvoyait, en bips et en direct des tréfonds du monde, un appareil de dernière technologie. Il était là, le haut du crâne déjà visible, hésitant encore quelques secondes avant de sortir la tête, puis une épaule et se laisser aller dans les mains tendues pour le recevoir. Mon fils émergea enfin à l'air libre faisant de moi un papa. J'aurais aimé que ce fut son Papa. Il ne pouvait que s'appeler Michel, comme son grand-père. Je remercie ce père de m'avoir donné ce fils. Il porte également le prénom de José, son second grand-père, et, comme je me l'étais juré des années plus tôt, celui de Geronimo. La légende rapporte que le 17 février 1909 sur son lit de mort, le vieil Apache aurait demandé que l'on sellât son cheval préféré et l'attachât en un endroit précis où il viendrait le chercher, trois jours après avoir

quitté son corps, pour regagner l'Arizona et les montagnes de ses ancêtres. Le 20 février donc, mais quatre-vingts ans plus tard, un homme naissait, prénommé Geronimo. C'est mon fils.

\*\*\*\*

\*\*

J'allais sur mes quarante ans. Cela faisait presque autant d'années que Papa nous avait quittés, Maman, moi et mes deux sœurs. Papa est parti un jeudi matin du mois de janvier, le col de sa capote relevé pour se protéger du vent qui, soufflant du nord, avait pris de la vitesse en traversant la Beauce et giflait tout ce qu'il trouvait sur son passage. Au plus froid de l'hiver, il laissait sur les vitres de la maison des rosaces de glace à travers lesquelles le monde m'apparaissait déformé. Ces jours-là, Maman nous couvrait plus chaudement qu'à l'ordinaire. Il me plaît d'imaginer qu'elle avait alors dit au revoir à Papa dans un murmure, pour ne pas réveiller la marmaille. Lui l'avait serrée dans ses bras et ils s'étaient embrassés, comme les adultes, sur la bouche, longuement, puis il s'était engouffré dans l'escalier. Maman l'avait regardé par la fenêtre de la salle à manger se diriger vers l'arrêt du bus. Il avait bien failli rouler au sol en esquissant un pas de danse sur le sol gelé, puis s'était retourné pour lancer à Maman un baiser du bout de sa main gantée. Elle avait agité la sienne jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les vitres embuées du vieux bus aux formes arrondies qui, comme tous les matins, le conduisait à la base. Alors seulement, elle avait pu s'asseoir devant le bol de café au lait encore fumant et caresser son gros ventre de femme enceinte pour rassurer le petit d'homme qui, à l'intérieur, s'y agitait.

(...)

Au lendemain de la dernière audience, je me retrouvais seul, comme trente ans plus tôt, enfant sous les marronniers du pensionnat. Le vacarme des derniers mois disparut d'un seul coup et rien ne vint troubler le silence sépulcral, pas même les pas du fossoyeur qui jeta la dernière pelletée de terre sur la tombe où gisait désormais le père que j'avais voulu être. Un souffle de vent, discret, retenait mon esprit éveillé. Le patronyme de mes enfants avait disparu de la liste des locataires de la rue des Écoles. Dix ans plus tard, l'apparent calme retrouvé n'empêchera pas mes lettres de revenir avec la mention : « N'habite pas à l'adresse indiquée ». Il m'était devenu quasiment impossible de voir mes enfants. Je fumais de nouveau, mais restais debout car, le soir, je m'endormais entre les bras de Ji-won.

\*\*\*\*

\*\*

J'allais sur mes cinquante ans, l'âge où l'œil commence à s'arrêter sur la rubrique nécrologique des gazettes. Dans les conversations tout autour, le passé s'imposait désormais sur le futur, comme si les relents de nostalgie suffisaient à camoufler la difficulté de suivre le rythme imprimé par la génération montante. Pour beaucoup, « bon temps » ne rimait plus avec « présent ». Ne l'avait-il d'ailleurs jamais fait ! J'avais enterré les uns après les autres les pères artificiels que je m'étais choisis au fil du temps sans m'en apercevoir, sans qu'ils n'aient de toutes les façons pu m'apporter la sécurité affective que j'avais cherchée auprès d'eux. M'avaient-ils seulement considéré comme un fils ? Je mesurais d'une procession funèbre à l'autre le travail de l'oubli et prenais peu à peu conscience de n'avoir jamais vraiment fait partie de leur famille. L'unicité de Papa, notre attachement l'un à l'autre, quoi qu'il arrive, au-delà de la vie comme au-delà de la mort, s'imposait comme une évidence. Il était en moi et y resterait.

(...)

J'aurais au moins aimé disposer des mille et une nuits d'une garde partagée et t'accompagner à la croisée des chemins qui nous attendait à ton adolescence. Tu aurais vu qu'en s'éloignant, la taille du Maître allait s'amenuisant jusqu'à ne plus former qu'un point sur l'horizon, mais cela n'aurait pas empêché la grande fille que tu serais devenue de poursuivre sa route en paix car, même dans le désert, celui qui a des yeux sait qu'il n'est jamais seul.

J'ai vite refermé le journal de la solitude qui entretenait le vide laissé par son absence. J'ai tiré sur un petit format l'image de mon enfant, ombre furtive d'un petit corps courant vers la mer déchaînée prise sur une plage de l'Atlantique, et l'ai posée dans ma bibliothèque entre le portrait de Papa et ceux de Michel et Nicolas.

\*\*\*\*

\*\*

Je vais sur mes quatre-vingts ans, l'âge du Bidgu lorsqu'il nous a quittés...